

REPORTAGE

L'incertitude politique, la crise économique qui en découle, les attentats poussent de plus en plus de jeunes Libanais à partir, souvent à contrecœur, vers les nouveaux eldorados du Golfe

Au Liban, rester ou partir, il faut choisir

BEYROUTH

De notre envoyée spéciale

Ce jour-là, Hala Moughanie, jeune écrivain-journaliste, est au Café de Prague, un établissement branché à deux pas de l'Université américaine de Beyrouth (AUB). Comme d'habitude, elle y rencontre des amis. L'un d'entre eux vient à elle tout sourire et lui annonce qu'il part en France. «*Et un de plus*», soupire Hala qui, après avoir vécu treize ans à Paris avec ses parents, a fait le choix de rentrer en 2003, pour s'installer au Liban. «*Tout le monde part, on passe notre temps dans des soirées d'adieux, c'est déprimant!*» Partir ou rester? C'est le dilemme de nombreux Libanais découragés par la tournure des événements dans leur pays ou forcés de s'expatrier pour des raisons économiques.

Fady Nammour a pris sa décision, il restera au Liban. Un choix qui lui a valu quelques nuits blanches et pas mal de questionnements. Pas facile d'envisager son avenir dans le climat actuel qui sévit dans son pays entre les attentats, la crise économique et les perspectives politiques plutôt glauques. De fait, 90 % de sa promotion a quitté le pays ces quatre dernières années! Objectivement, Fady aurait toutes les raisons de faire ses valises: «*Je suis informaticien. Depuis quatre ans, je travaille dans une société où je n'ai aucune perspective d'évolution. Mon père est resté au Liban pendant la guerre civile, il considère que c'était une erreur. Il me pousse à partir.*» Face à ce dilemme, Fady a toutefois choisi: il reste.

«*Et pourtant c'est vrai que c'est terrifiant de vivre ici. Dans les journaux, on parle de cellules d'Al-Qaïda présentes sur le territoire, des bombes explosent, des députés sont assassinés. Il n'y a pas de sécurité, pas de stabilité.*» Les affrontements dans le camp palestinien de Nahr-El-Bared entre l'armée libanaise et des groupes terroristes, puis l'assassinat en septembre du député Antoine Ghanem, qui a eu lieu en face de l'ONG pour laquelle il travaille comme volontaire, ont été le déclencheur d'une véritable prise de conscience chez Fady. Mais où aller?

«*Mes amis sont partis à Dubaï, il y a du travail, mais la vie est chère là-bas. Les salaires ne sont pas à la hauteur. Il y a quelques années, on pouvait épargner 2000 dollars. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. C'est la même chose au Qatar.*» Fady a réfléchi à d'autres destinations comme les États-Unis ou l'Europe, où il se sentirait plus chez lui. «*Mais je n'ai qu'un passeport libanais. Et les visas de travail sont très difficiles à obtenir si on n'a pas de famille ou un diplôme local.*» Il ajoute: «*La seule chose qui me ferait partir, ce serait un événement énorme, dramatique, comme une autre guerre!*» Sa petite amie travaille dans les médias. Elle a décidé d'aller travailler à Dubaï. «*C'est son choix. Moi, je reste. Si on part tous, qui va rester au pays?*»

Il y a trois mois, la sœur de Bilal et son mari, ingénieur civil, ont quitté le pays du Cèdre pour le désert de Dubaï. «*Les Émirats ont besoin d'ingénieurs, ils sont mieux payés là-bas qu'au Liban*», explique Bilal Al Hottayet, médecin en 3^e année de spécialisation à l'Hôtel-Dieu-de-France, à Beyrouth. Son frère a fait des études de chimie à Paris, il y est resté. «*Au Liban, il n'y a pas de travail dans l'industrie.*» Bilal, qui est engagé au sein du Hezbollah, sait qu'il passera deux ou trois ans dans un hôpital français pour compléter sa formation, «*mais je reviendrai. Même la guerre ne me fera pas quitter mon pays. Rester, c'est pour moi une lutte politique. Ça n'est pas le moment de partir, c'est le moment de fortifier nos relations les uns avec les autres dans ce pays.*»



Dans un club de Beyrouth. Les célibataires restés au Liban se désespèrent de trouver l'âme sœur tant les jeunes sont nombreux à partir.

REPÈRES

Une émigration massive

► **«Plus de la moitié des Libanais résidents âgés de 15 ans auront émigré avant la fin de leur vie active, (...) 60 % pour les garçons, et le tiers aura émigré avant l'âge de 32 ans**», c'est ce que révèle la publication économique libanaise *Le Commerce du Levant*, dans son édition d'octobre. Et phénomène plutôt nouveau, les femmes diplômées elles aussi s'expatrient, beaucoup dans le Golfe, notamment dans les activités de service.

► **Les Libanais s'établissent rarement** dans ces pays, mais partent pour acquérir une expérience et rentrent au bout de quatre ou cinq ans.

► **Une émigration qualifiée de provisoire, à l'opposé de celle vers l'Europe et les États-Unis.** Conséquence positive: les transferts d'argent des Libanais à l'étranger vers leur pays représentent 25 % du produit intérieur brut (PIB), un chiffre considérable.

«*C'est aussi une question de valeurs, de concept de la famille que je ne retrouve pas ailleurs.*»

Roger Ourset, directeur de l'École supérieure des affaires (ESA), située dans l'ancienne ambassade de France à Beyrouth, parle «*d'élasticité*» du marché du travail au Liban. «*Quand la situation économique dans leur pays est flageolante, les Libanais regardent autour d'eux et vont exercer leurs talents dans le Golfe, à deux heures d'avion de Beyrouth. Quand l'économie redémarre dans leur pays, ils reviennent.*» Certes, il reconnaît que les deux dernières années ont précipité le départ de nombreux cadres. «*Avant, la majorité de nos étudiants restaient au Liban, maintenant, ils se tournent vers l'Arabie saoudite, les Émirats arabes unis et le Qatar: la prime à l'emploi pour les gens bien formés. Le Liban se trouve aujourd'hui dans l'arrière-cour de pays arabes en plein développement.*» Mais il insiste: «*Cet exode est conjoncturel.*»

Conséquence de cette migration massive, les célibataires restés au Liban se désespèrent de trouver l'âme sœur. Aussi Solange Sraih a-t-elle eu l'idée, à la fin de la guerre de juillet 2006, de créer «*Pom d'amour*», la première agence matrimoniale au Liban. Pom d'Amour fait du «*sur-mesure*», à l'ancienne, rien à voir avec les sites de rencontres sur Internet où, en deux clics, on fait connaissance. «*Entre 25 et 45 ans, les Libanais s'expatrient pour le travail*, constate Solange. *Les filles se retrouvent seules. Un jour elles se réveillent, elles réalisent qu'elles n'ont pas fait leur vie, que le temps a passé, que l'horloge biologique tourne. La guerre, la mort, tout cela accentue l'impression que le temps leur est compté.*»

Solange Sraih, aidée de professionnels, les conseille pour que, où qu'ils soient, les Libanais puissent se rencontrer. Pom d'amour a démarré le 14 février 2007, jour de la Saint-Valentin! Plus de 100 personnes se présentent ce jour-là, Solange n'en revient pas. Alors qu'elle avait créé son

agence surtout pour les Libanais au Liban, elle découvre qu'il y a aussi une forte demande des Libanais de l'étranger. «*J'ai des clients en France, au Canada, dans le Golfe. Même s'ils sont bien intégrés dans ces pays, ils veulent épouser une Libanaise parce qu'ils sont attachés aux valeurs, à la tradition, à la religion.*»

Avec l'âge et le milieu socioculturel, la religion est l'un des critères de base posés dans le questionnaire à tous les candidats. Des chrétiens et des sunnites ont recours à Pom d'Amour, mais pas de chiïtes pour l'instant. «*Je rencontre le client, je prépare des profils de candidats ou de candidates, et lorsqu'il vient au Liban, j'organise un entretien.*» Sa clientèle est formée de professionnels, bac +3 et plus, de niveau socioculturel élevé, qui ne veulent pas que la famille se mêle de leur vie amoureuse. «*Au Liban, les mères, les sœurs estiment avoir leur avis à donner, c'est parfois très étouffant. Avec Pom d'amour, ils sont libres de leur choix*», poursuit Solange.

«*C'est une super-idée*, reconnaît Katia, 32 ans. *Au Liban les filles sont désespérées de trouver un homme. On parle de sept Libanaises pour un Libanais! Et quand tu en trouves un, tu ne peux pas sortir avec lui sans qu'il y ait au moins dix filles qui tournent autour avec une seule idée: te le piquer!*» La guerre civile (1975 à 1990) avait précipité le départ de beaucoup de familles libanaises. En l'an 2000, une vague de retour s'est produite, surtout parmi les diplômés, encouragés par la croissance économique du Liban à l'époque. En 2005, le «*printemps libanais*» qui a suivi l'assassinat de Rafic Hariri a réveillé les espoirs d'ouverture et de normalisation. Las, ils n'ont pas duré. Aussi, comme leur père, leur frère avant eux, les Libanais, mais aussi de plus en plus de jeunes femmes, prennent à leur tour le chemin de l'étranger. Mais gardent le cœur bien ancré au Liban.

AGNÈS ROTIVEL